

Enfance

Je suis venu au monde par une froide soirée de novembre 1951 dans la petite bourgade d'Yverdon les Bains, capitale du nord vaudois de mon cher pays : la Suisse. Enfant d'une relation inavouée et inavouable entre une laborieuse couturière et un fils de notable genevois. Le sort en était jeté !

Je fis mon entrée inattendue dans une petite famille reconstituée, composée d'une arrière grand-mère qui, de son temps, avait eu l'avant-gardisme d'avoir une enfant naturelle : ma grand-mère, qui, à son tour, avait perpétué la tradition en mettant au monde ma maman. Fidèle à la loi des séries, j'aterrissais dans ce monde de femmes signées par le destin. Les hommes de la famille me direz-vous ? Chef de tribu : un grand père au caractère germanique qui ne perdait pas l'occasion d'enseigner par l'autorité les vraies valeurs et la droiture dont, d'après lui, cette famille avait manqué. Une enfance sans enfance, une enfance coincée entre le regard des autres lorsqu'on est différent par la naissance et le rituel et sempiternel repas familial du dimanche où nous devions jouer aux cartes jusqu'à l'épuisement. Seule touche de couleur dans cette enfance en noir et blanc, les visites au Château de Grandson accompagné de ma mère, l'odeur de l'Histoire me transportait et ma passion pour les armes depuis ne s'est jamais démentie. Et puis, il y avait l'oncle Willy, gentleman de la première heure, un humaniste avant l'heure, de ces hommes qui font les Grands Hommes et la Tante Ida, bourgeoise aux airs de Castafiore, une dame de cœur. Ils tenaient le café Bovard, haut lieu des spécialités culinaires suisses, restaurant haut en couleurs tant

par ses tenanciers que par l'irréprochable cuisine qui s'y dégustait. Comment imaginer une vocation différente à celle de cuisinier après avoir évolué entre les effluves des cuisines et la salle de restaurant où se bousculait toute l'oligarchie genevoise. Genève était synonyme de plaisirs. Plaisir de la chair, plaisir ludique et plaisirs des sens se mêlaient joyeusement chaque fin de semaine. Cette ville fut le théâtre de mon initiation à la vie, d'illusions en désillusions. Mon pote de chambrée, Norbert dit Frero était de toutes les « party », nous refaisions le monde interminablement comme seuls les enfants savent le faire. A nous deux, nous étions des milliers, la bande à Mono... je naviguais entre l'hôtel de passe de la mère de Frero, la boulangerie du grand père et le café Bovard.

La vie à Yverdon était naturellement moins excitante, entre les horaires interminables de maman dans son magasin de coupons, les leçons très particulières de son ouvrière qui, sous prétexte de combler mes lacunes scolaires, m'initiait à la volupté des sens, les rendez vous galants de maman avec des compagnons peu enclin à faire cas de ce petit bout d'homme à qui on volait des précieux moments de complicité avec sa maman, qui n'en restait pas moins une femme en fleur, elle le resta toute sa vie. J'ai toujours oscillé entre admiration et dégoût, sentiment très contradictoire envers la femme qui m'a enfanté.

Les années s'écoulaient, j'appris à être un petit garçon modèle sans conviction, ce fut le commencement de ma duplicité mais maman avait déjà bien à faire entre son travail et les visites obligatoires aux grands-parents. Grand père ne cessait de la harceler sur sa vie intime, dont, à l'occasion, il aurait aimé faire partie mais, c'est un secret qu'on amenait dans la tombe en ce temps là. Ses leçons de morale sur la vertu avait vite fait d'être relégué aux oubliettes quand le dimanche, à l'aube, sur les sacs de farine, il culbutait joyeusement son aide boulangère. Moi, l'enfant de l'adultère, l'œil vissé à la serrure de la réserve je prenais mes premiers cours d'anatomie. Tout ceci se passait dans la plus grande des hypocrisies. Tout le monde prenant bien soin d'ignorer les travers de ses semblables, bien des années plus tard, je mettrai en place la même stratégie. La neutralité et la lâcheté se trouvaient être deux qualités typiquement helvétiques que je maîtriserai tout au long de mon existence. J'appris rapidement le sens du mot discret, j'étais bien loin

d'imaginer le terrible secret intime que je n'allais pas tarder à découvrir dans une totale confusion. Moi, l'enfant du père disparu sans tombe, j'appris à force de moult interrogations que ce dernier avait effectivement disparu mais son absence n'avait rien de funèbre, elle relevait d'une lâcheté à reconnaître un enfant issu du péché de la chair (un des meilleurs qui nous soit permis dans ce bas monde) mais le politiquement correct prédominait sur la belle nature de l'homme. Donc, en ce temps là, Monsieur, la bourgeoisie avait bien du mal à reconnaître leurs passions bassement terriennes, elle s'en défendait si mal que des milliers d'enfants aujourd'hui sont privés du bonheur de s'être sentis, tout simplement, un être humain à part entière. La question cornélienne que je me pose encore aujourd'hui est : a-t-on le droit de mentir à un enfant ? Pour le reste, tout cela ressemble à un mauvais polar, un enfant naturel, une somme d'argent : le prix du silence au tarif soldé de ce qu'il y a de plus beau au monde, l'innocence d'un enfant. Dans un monde qui aujourd'hui n'existe toujours pas, mon monde à moi, ces gens là, Madame, auraient eu les honneurs de ma potence. C'est la faute à pas de chance pensait-on chez les petites gens, non ! C'est l'œuvre de la cupidité et de la bêtise humaine. Mais les procès d'intention n'ont jamais ressuscité les morts, cet homme, mon père, que j'aurais aimé connaître, est parti avec son secret, sa conscience et peut-être ses regrets. Cher Papa, le sentiment le plus noble à ton égard est la pitié. Maman, quant à elle, est la victime d'une éducation prolétarienne qui vous apprend insidieusement à courber l'échine devant le pouvoir. Que de mentalités à réformer en ce milieu de 20^e siècle... Je leur dis merci, grâce à ce début de parcours chaotique, je me suis forgé l'ambition d'être quelqu'un de mal. La route est longue et mes victimes seront multiples, je reconnais instinctivement les gens bien puisque je suis leur contraire, je leur usurperai leurs vraies valeurs pour mieux les piéger. Durant ma jeune vie, j'ai essayé de faire preuve de loyauté, d'intégrité, de

noblesse de sentiment, j'ai failli comme tout un chacun, particulièrement à cause de l'attraction du sexe opposé, la pomme est trop tentante à croquer et puis forcé de constater que la vie des gens bien n'est pas toujours trépidante, la mienne le serait. J'avais depuis mon plus jeune âge certaines prédispositions héréditaires. Ma grand-mère, après avoir fauté avec un bel inconnu, fut séduite par le démon de midi alors qu'elle convolait avec mon grand père, Charles, beau père de ma maman... le démon n'était autre qu'un ténébreux étalon yougoslave réfugié, en transit en Suisse. Il se jouait un retentissant vaux de ville dans cette maison de village du nord vaudois. Ma grand-mère, sous le prétexte innocent de rendre visite à sa fille pensionnaire chez mère grand venait tous les dimanches avec son petit pot au lait agrémenté de miel, tel le petit chaperon rouge version X, retrouver son valeureux youyou. Ma mère, avec le regard de l'enfance, découvrait les faiblesses du genre humain. Les événements de l'enfance façonnent toujours l'adulte que nous sommes devenu aujourd'hui. Ainsi ma maman ne faillit pas à la tradition familiale, femme torridement séduisante en son temps, foncièrement libertine et indépendante menait sa vie de femme comme elle l'entendait, j'étais le témoin de ses amours aussi tumultueuses que brèves. Grâce à la meilleure amie de maman je vivrai une caniculaire fellation dans les toilettes familiales à l'âge où, les petits garçons jouent encore aux billes : ainsi soit-il ! Il faut reconnaître que j'avais de fortes dispositions à avoir des rapports plutôt compliqués avec la gente féminine, mon bagage héréditaire ne m'a pas simplifié la vie quant aux relations subliminales que j'entretenais avec ma braguette.

Concentrez vous bien sur la lecture de la naissance d'un serial lover.